

SUR LA TOMBE DU PÊCHEUR INCONNU

RÉCITS

JOHN GIERACH



Gallmeister



DU MÊME AUTEUR

Une journée pourrie au paradis des truites, Gallmeister, 2017

Danse avec les truites, Gallmeister, 2015

Sexe, mort et pêche à la mouche, Gallmeister, 2014; totem n°117

Là-bas, les truites..., Gallmeister, 2012

Même les truites ont du vague à l'âme, Gallmeister, 2011

Truites & Cie, Gallmeister, 2010

Traité du zen et de l'art de la pêche à la mouche, Gallmeister, 2009;
totem n°70

John Gierach

SUR LA
TOMBE
DU PÊCHEUR
INCONNU

Récits

Traduit de l'américain
par Anatole Pons

Collection
AMERICANA

Titre original: *At the Grave of the Unknown Fisherman*

Copyright © 2003 by John Gierach
All rights reserved

Première éditions aux États-Unis
chez Simon & Schuster, 2004

© Éditions Gallmeister, 2018,
pour la traduction française

pdf-ISBN 978-2-404-00670-3
ISSN: 1956-0982

Photo de l'auteur © C.D. Clarke
Illustration de couverture © Patrick Atkins
Conception graphique : Aurélie Bert

Par souci d'authenticité, le traducteur a choisi de conserver les unités de mesure américaines : ainsi, un mile représente environ 1,6 km ; un yard 0,9 m ; un pied 30,5 cm et un pouce 2,5 cm. Pour la même raison, les noms de mouches américaines (Adams, Blue-winged Olive, Green Drake...) sont également conservés dans la langue originale quand ils ne possèdent pas d'équivalent en français. Enfin, l'auteur parle fréquemment dans cet ouvrage de ce que les Américains appellent communément "brook trout" ou "brookie" (*Salvelinus fontinalis*) et que l'on connaît en Europe sous le nom de saumon de fontaine. Nous garderons le plus souvent le terme américain de "brookie".

J'étais terriblement heureux, non pas parce que la vie était si belle, mais parce que c'était ma vie, et que j'étais dedans.

SCOTT SPENCER

1

À EN croire le calendrier, c'était plus le début du printemps que la fin de l'hiver, une différence essentiellement technique à l'ouest des Rocheuses, l'un pouvant être aussi rude et inamical que l'autre. Quatre saisons n'ont jamais suffi à décrire convenablement la météo ici – ni ailleurs, au demeurant. Il devrait y en avoir au moins une douzaine, et elles devraient désigner les frontières instables où un ensemble de paramètres laisse place à un autre, parce que ce sont les périodes les plus intéressantes. Tout le concept de saisons serait plus utile si on laissait des pêcheurs les nommer à la place des astronomes.

Bref, c'était juste avant les dernières grosses tempêtes de neige qui précèdent les boues du dégel et j'étais avec des amis dans le Wyoming pour pêcher des lacs de prairie dans un ranch qui fait la taille d'un petit comté du New Hampshire. Il était encore trop tôt dans la saison pour faire de belles prises dans ces lacs (on dit qu'ils ne s'animent réellement que quelque part en mai), mais l'invitation tombait là, donc nous y allâmes à ce moment-là.

Trop tôt ou pas, j'étais prêt. L'hiver avait été long – pour la pêche et pour le reste. Les grosses chutes de neige en montagne étaient venues tard cette année-là et l'enneigement était considérable. Le confort douillet des feux quotidiens dans les poêles de la maison commençait à perdre de son charme, et les rares journées presque douces que nous avions eues signifiaient simplement que les rivières du coin n'allaient pas tarder à enfler avec la fonte de toute cette neige et qu'elles seraient impêchables jusqu'à la fin du mois de juin.

Bien sûr, un écrivain a besoin de longues plages de temps pour travailler, et un écrivain de pêche a terriblement besoin que la saison de pêche s'achève – du moins pour une période donnée. La saison ne s'achève jamais vraiment officiellement, mais elle s'achève *de facto*, ce qui signifie que vous pouvez pêcher si l'envie vous en prend et si vous en êtes capable, mais que vous n'y êtes pas *obligé*.

J'aime écrire autant que j'aime pêcher, aussi l'entrée dans l'hiver est-elle d'abord un quasi-soulagement. Arrivé le mois de novembre, il est clair qu'il n'y aura pas de vraie bonne pêche pendant cinq mois, et sur le moment cela vous paraît bien assez tôt. Non que je sois fatigué, juste "rassasié de pêche", comme dit un ami, et il est maintenant temps de prendre mes aises et d'exercer mon autre savoir-faire : celui qui me permet de rembourser le prêt de la maison et d'aller à la pêche pendant les sept autres mois de l'année.

Alors je suis emballé au début de l'hiver, mais quand approche la fin je me rends compte que pendant les moments de creux j'ai passé trop de temps à faire des choses comme étudier paresseusement les propriétés du bois pour le feu. Je peux vous dire que le peuplier blanc brûle bien mais trop vite. Le chêne dégage une chaleur lente et intense : il est très efficace, idéal pour la cuisine et pour les nuits fraîches, mais pas très palpitant. L'érable et le noyer le talonnent de près, et il m'arrive en coupant du bois de trouver une ronce de noyer si intriquée et si charmante qu'au lieu de la brûler je la donne à un ami fabricant de cannes pour qu'il en fasse des porte-moulinets. L'oranger des Osages n'est pas facile à obtenir, mais son bois est dense, musculeux, lourd comme de la houille et infatigable, ce qui le rend utile pour atténuer les flammes et entretenir le feu. Le peuplier de Virginie est emblématique de l'Ouest et c'est un de mes préférés, mais il n'aime pas être utilisé comme bois de chauffage, alors il boude, il pue, et il dégage peu de chaleur. Le pin n'a pas une grande réputation de combustible, mais je l'apprécie parce qu'il crépite et rugit et semble générer de la chaleur par son seul enthousiasme. J'utilise du pin les jours où j'ai envie d'un feu joyeux.

Je peux également dire que le bois tranché à la force des bras a un aspect net et régulier, parce qu'avec une masse et un coin vous devez trouver le point où la bûche veut se fendre et non pas celui où *vous* voulez qu'elle se fende. Le bois découpé avec une fendeuse mécanique a l'air plus déchiré, plus cassé – un peu comme une épave – et, pour ce qui est des détails pratiques, il a plus d'échardes.

Contempler un feu de cheminée est un moyen assez intéressant de passer le temps, mais ça peut également être le signe que l'hiver s'est un peu trop éternisé. C'est le cas certains hivers. Vers la fin de celui-là, la saison commençait à nous donner un semblant d'aperçu de notre mortalité et le mal de l'hibernation était tel que j'évitai de peu la pêche sur glace.

Nous étions cinq dans le Wyoming cette semaine-là : Mike Price, son ami Cliff Rice, et Bob et Mary Smith, deux guides de pêche de Saratoga qui avaient accès à ce ranch. La première matinée fut sombre et fraîche, on se serait presque cru en novembre. Alors qu'au cœur de la saison de pêche la petite ville de Saratoga grouille d'agitation, il y régnait cette fois un calme de dimanche matin. Il n'y avait pas l'air de se passer grand-chose, et ça faisait tout drôle d'être aussi affairés. Nous entassâmes notre matériel dans un Chevrolet Suburban, puis Bob revint mettre dans la remorque deux quads dont à l'entendre nous risquions d'avoir besoin. Personne n'était allé aux lacs cette année-là, mais il avait dans l'idée que les derniers miles pour rejoindre certains d'entre eux ne seraient pas loin d'être impraticables.

Les quads me paraissaient un peu exagérés, mais je pris la mesure du problème quand nous quittâmes la route goudronnée pour entamer le premier replat de terre du ranch. Les conditions météo faisaient que ces pistes argileuses s'étaient couvertes d'une glace crasseuse, qui virait à la neige fondue puis à la bouillasse pendant le moment "chaud" de la journée, avant de regeler l'après-midi. À notre arrivée, c'était une

boue visqueuse à s'enfoncer jusqu'aux chevilles, surmontée d'une couche translucide de glace brune qui craquait sous les pneus. La remorque faisait des zigzags. Tout ça commençait à prendre des airs de mission périlleuse. Il était clairement trop tôt pour les vrais clients payants.

La romancière Annie Proulx a un jour décrit les hautes plaines du Wyoming comme "une terre dangereuse et indifférente", mais je les ai toujours aimées malgré cela – ou peut-être à cause de cela. Sous la corniche, les flancs des contreforts sont hérissés de pins et de genévriers qui se raréfient à mesure que vous descendez des hautes crêtes, et on trouve des bosquets de peupliers dans les rares endroits avec de l'eau et à l'abri du vent, mais dans les espaces exposés c'est une végétation basse, rugueuse, broussailleuse et clairsemée – armoise et rabbitbrush, cactus et herbes rases. Il y a toujours une direction dans laquelle vous pouvez voir à l'infini, et même quand vous ne parvenez pas à les repérer, vous avez toujours la sensation d'être épié par des antilopes.

Il faisait froid et gris cette semaine-là, et tout semblait à moitié mort, avec une vieille neige craquante qui formait des sculptures là où le vent ne l'avait pas encore complètement chassée. Ce n'était sans doute pas dangereux – juste frisquet et venteux –, mais indifférent, ça oui. Nous étions tous heureux d'être là. J'aime voir cette région à cette époque de l'année comme un paradis que tout le monde n'est pas capable d'apprécier à sa juste valeur.

Je rejoignis le premier lac à l'arrière d'un quad. (Je refuse de conduire quoi que ce soit qui n'ait ni volant ni pare-brise.) Nous étions sur une piste de jeep sinueuse constituée de deux ornières, boueuse en certains endroits, neigeuse en d'autres, et sérieusement défoncée. Au bout de cinquante yards, j'avais le dos tapissé de boue du chapeau aux fesses, et il me semblait que nous allions trop vite, mais je tins bon et ne dis rien, tandis que Bob et Sonny, le jeune labrador noir de Mary, couraient devant pour s'assurer qu'il n'y ait pas de gauphres ou de lièvres sur le chemin. Si vous ne donnez pas

de mission précise à un chien, il s'en improvise une et elle sera invariablement amusante. Il y a là une leçon à tirer.

Le premier lac était petit – pas beaucoup plus de deux hectares – et n'était en fait pas tant un lac qu'un réservoir artificiel alimenté par une source et destiné à abreuver le bétail. Il se situait en bas d'une petite dépression, mais il était sinon à découvert, sans rien pour bloquer le vent implacable qui soufflait à trente miles à l'heure. Les sources se font minces en hiver : le niveau de l'eau était bas et il y avait un cercle de boue sur le rivage. Un bloc de glace s'accrochait encore à la berge sud-ouest, et l'eau avait une teinte brune prononcée, avec des lignes d'écume beige bouillonnant sous l'effet des vagues. L'herbe de la berge, toujours aplatie par un hiver sous la neige, était de la même nuance de brun que l'eau et la boue. Tout l'endroit paraissait curieusement monochrome, comme une photo sépia du XIX^e siècle. Bob déclara qu'il y avait des brookies dans le coin. Cliff ajouta qu'elles étaient "pas mal".

Ces riches lacs de prairie sont une énigme pour le pêcheur, même dans les meilleures conditions. Ils sont connus pour abriter de grosses truites bien nourries grâce à la composition de leur eau, mais précisément parce qu'il y a tant à manger, les poissons sont souvent paresseux et capricieux. Comme me l'a dit un ami à propos d'un autre lac de prairie infesté de crevettes : "Si elles veulent manger quelque chose, ici, les truites n'ont qu'à ouvrir la bouche."

Parfois il y aura quelque chose comme une éclosion de moucherons, d'éphémères ou de demoiselles et les truites se montreront en surface, mais le plus souvent elles maraudent au hasard à des profondeurs variables, mangeant ceci ou cela au gré de leur errance. Ces lacs n'ont à peu près aucun trait distinctif : des cuvettes aux formes bizarres avec des renfoncements entre l'entrée du lac et la retenue qui indiquent l'ancien lit de la rivière. Jusqu'à ce que vous en ayez percé les subtilités – ce qui peut prendre toute une saison –, un coin peut sembler tout aussi prometteur qu'un autre.

Nous suivîmes la procédure habituelle : nous nouâmes des streamers lourdement lestés (chacun choisissant son modèle favori) et pêchâmes l'eau depuis les berges qui nous semblaient les plus abruptes. On n'y voyait pas à plus de quelques pouces dans l'eau brune, mais ça sentait la journée où les truites nageaient en profondeur.

Je choisis un coin sans autre raison que la direction du vent – je voulais qu'il souffle sur mon épaule gauche afin de tenir mon lancer main droite éloigné de ma tête – et je nouai une Woolly Bugger noire effilée avec des yeux en plomb. C'est toujours avec ça que je débute quand je me tiens sur la berge d'un nouveau lac sans la moindre idée de quoi faire. J'ai beaucoup de mouches sur moi, mais si celle-là ne fonctionne pas, je n'ai pas de deuxième choix systématique. Certains jours, vous pensez savoir ce que vous faites, même sur des eaux nouvelles. D'autres jours, vous devez commencer par le début, comme si vous étiez le premier pêcheur.

Je manœuvrai ma Bugger lentement et en profondeur : un long lancer, une longue coulée, et puis je la ramenai par à-coups, cherchant du regard des signes de vie au bout de ma ligne flottante qui ballottait dans le clapot. Les touches étaient légères et passaient finalement inaperçues : de petits tressauts inertes qui auraient tout aussi bien pu être la mouche effleurant une algue. À vrai dire, la plupart n'étaient que ça. Quatre sur cinq de ces soupçons de touche ne donnèrent que de la végétation. C'est agaçant, mais c'est signe que vous pêchez assez profond.

Lorsque je réussis enfin à ferrer un poisson, le combat fut acharné et impressionnant – une truite pas énorme, mais lourde et bien disposée à ne rien lâcher. C'était en fait une brookie de seize pouces, carrée et solide comme une brique, avec une petite tête, un dos courbé et un ventre bombé. Elle était bien nourrie, mais avait suffisamment faim pour prendre une Bugger de deux pouces juste pour voir si c'était comestible.

C'était un poisson dodu et vif, mais ses couleurs semblaient délavées : des tons olive et rose avec des reflets argentés là où une brookie est d'ordinaire vert et orange, avec une touche de

marron sur la queue, de discrètes lignes sinueuses sur la dorsale et des points si pâles qu'on voyait à peine qu'ils étaient censés être jaunes. Au premier coup d'œil, ça aurait pu être une truite de lac, un omble chevalier ou un splake*. Je dus l'étudier pendant une minute avant de décider que oui, c'était bien une brookie.

Lors d'une pause, Bob nous expliqua que ces poissons reprennent quelques couleurs à l'automne, mais qu'ils ne deviennent jamais aussi brillants que ces brookies de carte postale du Maine ou du Labrador. Et pourquoi le devraient-ils ? Un des trucs les plus chouettes avec les poissons est qu'ils reflètent leur environnement à la perfection et sans effort.

Il se peut que j'aie d'abord été déçu par ces brookies – ou peut-être simplement surpris parce qu'elles n'étaient pas tout à fait ce à quoi je m'attendais –, mais je réalisai ensuite peu à peu qu'elles avaient un charme sobre et discret. J'eus même une réminiscence d'un étang de ferme perpétuellement boueux dans lequel je pêchais autrefois, où les gros bluegills dodus étaient de ce même rose argenté. Je me souviens avoir eu un moment de confusion devant le premier, pensant qu'il s'agissait d'un crapet calicot jusqu'à ce que je remarque l'opercule noir. J'ai appris à les aimer aussi, ceux-là, mais je crois que je n'ai jamais eu à me forcer pour aimer un poisson.

Nous passâmes l'après-midi à attraper des brookies qui faisaient entre quatorze et dix-sept pouces, mais avec des morphologies différentes, de sorte qu'elles faisaient toutes la même poids. Certaines des truites les plus longues étaient bien proportionnées, mais les plus courtes grandissaient tellement vite dans ces eaux riches qu'elles prenaient plus de ventre que de taille et semblaient presque difformes. Ces bêtes-là avaient été inventoriées comme des alevins quelques années auparavant et elles évoluaient bien. Encore deux saisons et ce seraient de sacrés bestiaux.

* Le splake est un poisson hybride obtenu en croisant un saumon de fontaine (*speckled trout*) avec une truite de lac (*lake trout*). (Toutes les notes sont du traducteur.)

Mes mains commençant à piquer à force de relâcher des poissons dans l'eau froide, j'enfilai mes mitaines. Peu après, je mis ma veste de pluie par-dessus mon pull en laine pour me protéger du vent, espérant qu'il n'allait pas faire plus froid parce que c'étaient mes derniers vêtements chauds.

LES quelques jours suivants, nous pêchâmes d'autres lacs qui avaient tous été approvisionnés en arcs-en-ciel. Au lac des brookies, Cliff et Mary passèrent une petite heure sur une haute berge herbeuse à prendre truite après truite en lançant par-dessus le bloc de glace, mais dans l'ensemble la pêche était lente. Nous écumions les rives de différents lacs, lançant des streamers ou des nymphes, couvrant l'eau, et de temps à autre quelqu'un ferrait un poisson. Nous prenions tout de même des truites partout où nous allions. Même les plus petites étaient respectables, et certaines étaient jolies et de bonne taille.

Sonny le chien s'intéressait vaguement aux poissons, mais il se souciait surtout des petits mammifères. On le voyait parfois courir dans l'armoise au loin, ajustant soigneusement sa vitesse de manière à ne jamais attraper ce qu'il poursuivait. Mais il réussissait toujours à nous retrouver pour le déjeuner. Aussi insouciant qu'il pût paraître par moments, il pouvait apparemment entendre le froissement d'un emballage de sandwich à cent yards. Le premier jour, je crus que c'était le mendiant le plus doué du monde, parce qu'il avait obtenu un sandwich entier juste en s'asseyant devant Mary avec son meilleur sourire, mais il s'avéra en fait que c'était son sandwich à lui et qu'il le savait. Mary expliqua qu'il n'aimait pas manger de la nourriture pour chien quand tous les autres mangeaient du jambon et du fromage. Cela me parut parfaitement raisonnable, mais il faut dire que j'ai toujours été quelqu'un qui gâtait les animaux. Quand Sonny en eut terminé avec son propre sandwich, il réclama un bout du mien et l'obtint. C'était un jeune chien qui avait passé le plus clair de sa journée à courir. Il n'avait pas une once de gras.

Parfois le vent soufflait tellement fort que c'était déjà une petite victoire de réussir un lancer correct sans accrocher votre ligne, et quand il y avait un long intervalle entre les touches, vous en étiez presque à vous demander si cela en valait la peine. Presque, mais pas tout à fait. Beaucoup de choses vous traversent l'esprit lorsque vous êtes en pleine transe du pêcheur, mais le jour où vous commencez réellement à vous demander pourquoi vous faites ça, vous feriez aussi bien de vendre votre matériel et de vous acheter une télé plus grande.

Au bout d'un moment, le vent du Wyoming finit par devenir un impondérable, comme s'il avait toujours soufflé et qu'il allait souffler éternellement. J'attrapai une de mes plus grosses arcs-en-ciel tout au fond de l'eau avec une imitation d'écrevisse; je n'eus même pas à l'animer tant le vent était fort. La soie balayée en surface lui donnait toute l'action nécessaire.

Avec ce vent, tout semblait en permanence à deux doigts de l'incontrôlable. Il y avait cette tentation constante de vous baisser au moment du lancer pour ne pas prendre la mouche en pleine tête, mais vous ne saviez jamais exactement dans quelle direction elle était entraînée et vous aviez vaguement peur de regarder. Nous le faisons tous. Il y avait le lancer arrière, vif et bas, puis le lancer avant avec une traction pour accélérer la soie, suivie par une très légère inclinaison de la tête. À part ça, tout le monde paraissait perdu dans ses pensées.

La plupart des arcs-en-ciel étaient aussi un peu pâlottes – comme si elles étaient passées trop de fois en machine ou qu'elles étaient restées trop longtemps au soleil –, mais ça ne nous dérangeait pas. Nous pêchions au mauvais moment, nous prenions quand même des truites, et c'est à ça qu'elles ressemblaient, voilà tout. Comme nous, les truites s'adaptent à leur habitat et à leurs conditions de vie. La seule différence est que cela leur réussit presque toujours. J'ai participé à des expéditions à d'autres périodes improbables de l'année où j'ai souffert davantage et pris moins de poissons – parfois aucun –,

alors quand j'en prends tous les jours et que certains font une taille sympathique, je crois qu'ils pourraient être transparents, ça ne me ferait ni chaud ni froid.

Nous utilisâmes les quads pour nous rendre à tous les lacs, sauf un. Le jour où Cliff manqua pour la cinquième fois de me désarçonner, je finis par lui taper dans le dos et crier : "Ralentis, nom de Dieu !" Ce qu'il fit momentanément. Je comprenais l'idée de rester en mouvement afin de ne pas nous embourber, mais il ne me semblait pas nécessaire de décoller du sol. Une fois à l'arrêt, je m'excusai, mais Cliff se contenta de m'adresser un grand sourire en me disant que ça ne faisait rien, satisfait d'être allé suffisamment vite pour me faire peur.

Cliff connaissait bien ces lacs, et cet après-midi-là, après avoir ramené quelques belles arcs-en-ciel dans un petit lac, il se mit à me raconter dans le détail comment ce serait plus tard dans l'année. Ce serait le calme du crépuscule d'une chaude journée d'été, le jour déclinerait et l'air commencerait tout juste à être doux et frais. Les truites monteraient gober une éclosion de Speckled Duns de taille 16 ; il y aurait des cercles d'une délicatesse trompeuse et des bouillonnements sous la surface déplaçant des litres et des litres d'eau. Les poissons ne se laisseraient pas faire, mais en insistant bien vous pourriez avoir quelques touches. L'herbe serait luxuriante, le jonc verdoyant grouillerait de carouges à épauettes, le ciel serait bleu, les nuages blancs vireraient au rose, les antilopes seraient grasses, les oiseaux chanteurs chanteraient, les faucons tournoieraient, l'air sentirait le rabbitbrush en fleur (une odeur de miel et de cire).

Enfin, peut-être qu'il a vraiment dit tout ça ou peut-être que j'ai rempli les blancs moi-même. Je n'avais jamais rien vu de tel ici, mais je l'avais vu dans plein d'autres coins. La première sortie de pêche l'été dans ces hautes plaines et ces basses collines est magnifique lorsqu'elle arrive enfin, mais nous étions alors sur une couche de neige dure, emmitouflés jusqu'au menton, en train de souffler sur nos doigts, et tout ça semblait encore très loin.

À LA fin de chaque journée, nous nettoisions la boue de nos waders au tuyau d'arrosage et quelqu'un émettait un de ces commentaires inévitables du style: "Si tu étais payé vingt dollars de l'heure pour bosser dans des conditions pareilles, tu démissionnerais direct." Nous gloussions alors poliment, d'accord sur le fait que nous devons tous être fous. Rien ne rend un pêcheur plus heureux que de prouver qu'il est fou.

OK, peut-être que j'en rajoute un peu trop a posteriori. En réalité, ça ne devait pas être si affreux, juste le genre de sympathiques tribulations dans lesquelles ce sport est capable de vous entraîner. J'aurais parfois préféré que le soleil sorte pour nous réchauffer et que le vent retombe, mais à aucun moment ne me vint l'envie d'être chez moi devant la télé. (Il y a là un peu de cette idée nordique, protestante, selon laquelle on se sent bien quand on a froid.) Il n'empêche qu'en fin de journée ce fut un soulagement de prendre une douche chaude, de manger un plat chaud dans un bar quasi désert en ville, et de se retrouver ensuite au chaud et au sec dans nos chambres. Au bout de quelques jours, nous fûmes presque soulagés d'entasser toutes nos affaires dans mon pick-up et de reprendre la route du Colorado.

J'ai toujours eu un faible pour la pêche par mauvais temps, même si certains jours j'ai l'impression d'apprécier ça davantage après coup qu'au moment où je pêche. Peut-être que je cherche à prouver quelque chose, ou à tirer le maximum de la saison, ou à éviter les regrets qui naissent lorsque vous restez calfeutré chez vous. Mais il est plus probable que ce soit le résultat d'une certitude inconsciente acquise il y a une éternité: celle selon laquelle prendre quelques poissons pâlots dans un paysage pâlot un mois avant que quelqu'un ne pense même à s'approcher de l'eau est une chose qui vaut incontestablement la peine.

Il y a des années, quand j'étais un adolescent surexcité pas encore au clair sur la distinction entre l'autodestruction et les

excès, mon père m'a dit que de se cogner la tête juste pour éprouver le plaisir du moment où ça s'arrête n'avait aucun sens – même si bien sûr cette sensation existe bel et bien. Il pensait que je traversais juste une phase, mais si c'était le cas, elle est sacrément longue.

Nous prîmes l'autoroute avec Mike et fîmes halte à un relais routier pour acheter deux tasses d'un café si amer et huileux que nous l'aurions déversé sur le parking si nous n'étions pas aussi loin du relais suivant. Puis nous nous lançâmes dans les cinq heures de route pour chez nous. Nous portions des vêtements propres et secs, le chauffage tournait, et nous parlions de pêche. C'était à peine le printemps, mais c'était le printemps quand même, et nous avions toute la saison devant nous.

DERNIÈRES PARUTIONS

William Boyle, *Le Témoin solitaire*
Benjamin Whitmer, *Évasion*
Lea Carpenter, *Onze Jours*
S. Craig Zahler, *Les Spectres de la terre brisée*
Julia Glass, *Une maison parmi les arbres*
Tom Robbins, *Tarte aux pêches tibétaine*
Keith McCafferty, *Meurtres sur la Madison*
Christa Faust, *L'Ange gardien*
Emily Ruskovich, *Idaho*
Jon Bassoff, *Les Incurables*
Pete Fromm, *Mon désir le plus ardent*
Craig Johnson, *Tout autre nom*
Gabriel Tallent, *My Absolute Darling*
Jake Hinkson, *Sans lendemain*
Luke Mogelson, *Ces morts heureux et héroïques*
Jim Lynch, *Face au vent*
Samuel W. Gailey, *Une question de temps*
Trevanian, *L'Été de Katya*
John Gierach, *Une journée pourrie au paradis des truites*
S. Craig Zahler, *Une assemblée de chacals*
David Vann, *L'Obscure Clarté de l'air*
William Boyle, *Tout est brisé*
Wallace Stegner, *L'Envers du temps*
Peter Farris, *Le Diable en personne*
Emily Fridlund, *Une histoire des loups*
Mike McCrary, *Cobb tourne mal*
Larry McMurtry, *Lune comanche*
James McBride, *Mets le feu et tire-toi*
Craig Johnson, *La Dent du serpent*
Joe Flanagan, *Un moindre mal*
Jennifer Haigh, *Ce qui git dans ses entrailles*
Todd Robinson, *Une affaire d'hommes*
Lance Weller, *Les Marches de l'Amérique*

Retrouvez l'ensemble de notre catalogue sur
www.gallmeister.fr

CET OUVRAGE A ÉTÉ NUMÉRISÉ PAR
ATLANT'COMMUNICATION
AU BERNARD (VENDÉE).